

LGM CINÉMA

présente

LA MER A BOIRE

Un film de
Jacques Maillot

Avec
Daniel Auteuil

SORTIE : 22 FÉVRIER

Comédie dramatique - France - Durée : 1h38 - Format : Scope – Son : Dolby

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION
99, rue de la Verrerie – 75004 Paris
Tél : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69
distribution@wildbunch.eu

PRESSE

Laurent Renard
Leslie Ricci
53 rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél : 01 40 22 64 64

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site
www.lameraboire-lefilm.com

SYNOPSIS

Georges, un patron de chantier naval, est lâché par sa banque. Il devra se battre jusqu'au bout pour tenter de sauver l'entreprise qu'il a passé sa vie à construire.

Entretien avec Jacques Maillot

Quel a été le point de départ de *La mer à boire* ?

Avec Pierre Chosson, mon co-scénariste des *Liens du sang*, avec qui j'ai écrit aussi les films que j'ai réalisés pour Arte [*Un singe sur le dos* et *Froid comme l'été*], on s'est mis en quête d'un sujet. On a commencé à parler de tout et de rien, de nos envies, de nos idées et puis, un jour, je lui ai montré *Mado* de Claude Sautet en lui disant que j'aimerais bien raconter l'histoire d'un petit patron à la Sautet, d'un homme dans la cinquantaine combatif mais miné de l'intérieur, presque au bout du rouleau... On commençait à réfléchir autour de ce personnage lorsque le patron d'un petit chantier naval à La Rochelle s'est suicidé. On s'est alors dit qu'on pourrait situer notre histoire dans cet univers... Les bateaux, la mer, on trouvait ça cinématographique. C'est en se confrontant à ce milieu qu'on avait choisi sans trop le connaître que l'actualité nous a rattrapés : le secteur du nautisme traversait une grave crise économique depuis la crise financière de 2008. On ne s'était pas dit : « On va faire un film sur la crise », on était partis du personnage, en se demandant : « Qu'est-ce qu'il peut vivre ? », et puis, la crise s'est imposée à nous.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile au moment de l'écriture ?

Le choix du sujet ! A partir du moment où on a eu le personnage, tout s'est déroulé assez simplement. Surtout après qu'on se soit documenté sur ce milieu des constructeurs de bateaux, après qu'on ait rencontré des gens qui travaillaient sur ces chantiers navals. Notamment un patron qui fabrique des yachts et qui a racheté une grande marque pour la relancer. J'aimais bien l'idée justement que ce soit des yachts, des gros bateaux à moteur - des jouets pour les riches ! - et pas des voiliers qui inspirent quelque chose de noble... On a juste épuré à chaque version du scénario parce qu'au départ, il était davantage choral. On a d'ailleurs continué au montage parce qu'il était clair que le personnage de Georges était le vrai moteur de notre histoire.

En même temps, les personnages secondaires existent vraiment...

J'aurais du mal à filmer un personnage qui ne me touche pas même si je ne suis pas forcément d'accord avec ce qu'il fait. C'est une de mes préoccupations de leur donner assez de complexité, assez d'humanité pour qu'ils existent tous vraiment. Ici, dès qu'on s'est confronté à cet homme qui se bat pour sauver sa boîte, à cette idée d'entreprise en difficulté, de faillite, de conflit social, les personnages secondaires se sont imposés d'eux-mêmes. Le commercial, la directrice financière, le chef de fabrication qui dirige les ouvriers...

...Le syndicaliste dépassé par sa base...

Oui... Je m'étais beaucoup investi dans le conflit des intermittents, j'avais suivi les négociations d'assez près. Cela m'avait beaucoup frappé : comment on s'investit dans une lutte, comment on y croit, comment on se fait avoir... Ce n'était pas une volonté de départ d'en parler mais c'est ressorti tout naturellement au moment du travail sur le scénario, quand il a fallu écrire les scènes d'occupation et de discussions entre les ouvriers... L'idée que Georges ait un copain plus mal en point que lui est venue aussi assez vite...

Et l'idée que Georges soit veuf était-elle là dès l'origine ?

Non, mais elle est venue rapidement. Tout de suite après qu'on se soit documenté sur l'univers des chantiers navals. Comme si, à partir de ce moment-là, le film avait pris sa vraie direction. Et le personnage sa vraie dimension. Le fait qu'il soit veuf allait bien avec cette idée d'épuisement... Georges, comme je l'ai dit, est au bout du rouleau. Il ne le sait pas ou ne veut pas l'admettre, il essaye dans un dernier sursaut d'énergie de continuer d'exister mais, à l'intérieur, il est comme vide. Il survit à la mort de sa femme mais au fond il a perdu ce qui faisait sa raison d'être, le cœur de sa motivation, ce qui le faisait avancer... Et puis aussi, et c'est ça que j'aime également, c'est un type qui essaye d'être quelqu'un de bien dans un contexte où les types bien se font un peu dépasser. J'aimais cette idée de montrer comment le système broie tout, y compris les bonnes volontés.

Il y a d'ailleurs dans le scénario une parenthèse russe assez inattendue...

L'idée nous est venue lorsque, en pleine écriture, une société de yachts assez prestigieuse a été mise en liquidation judiciaire. Un type s'est alors présenté pour la racheter, pour la sauver, un millionnaire ukrainien qui, en fait, s'est révélé être un escroc. On nous avait raconté aussi l'histoire d'un gros client qui avait investi dans le chantier naval qui fabriquait son bateau le temps que son bateau soit fini... On a réuni ces épisodes. J'y ai vu l'occasion que je cherchais d'apporter une espèce d'ouverture au film, d'avoir soudain comme une respiration qui donnait au film une autre dimension que sociale... C'était intéressant que cette parenthèse donne à Georges l'impression de revivre et l'occasion de tomber amoureux même si ce n'est finalement qu'illusoire. Cela nous permettait aussi de montrer que Georges était allé trop loin dans sa dépression, dans sa volonté de faire à tout prix bonne figure alors qu'intérieurement il est rongé, pour pouvoir s'en sortir si simplement. D'autant qu'autour de lui, les requins veillent...

A quel moment, avez-vous pensé à Daniel Auteuil ?

Lorsqu'on a eu l'idée du personnage principal, on a cherché quel acteur pourrait l'interpréter et c'est en discutant avec Cyril [Colbeau-Justin le producteur de LGM] qu'on a eu l'idée de Daniel. On lui a proposé le scénario et il a accepté tout de suite. Peut-être parce que... c'est un grand fan de bateaux lui-même ! [Rires.] Daniel a élargi le personnage qu'on avait écrit. Il l'a rendu paradoxalement plus lumineux,

peut-être même un peu plus innocent... Les blessures que cache Georges n'en sont que plus émouvantes. Daniel a une gamme de possibilités, de sentiments, très large. Cela a donné à Georges encore plus de profondeur. Daniel a par exemple mis en évidence quelque chose qui était là, dans le scénario, sans en être pour autant le point central, le côté veuf justement. De quelqu'un qui a survécu mais qui est toujours travaillé par cette douleur de l'intérieur... Enfin, Daniel a aussi quelque chose de fort : il déclenche une empathie immédiate. On le voit quand on se promène avec lui, à la manière dont les gens l'abordent, à la manière dont il a conquis l'équipe tout de suite. Le personnage bénéficie de cette sympathie qu'il suscite. Cela le rend même plus complexe. D'autant que Daniel assume le côté patron autoritaire, paternaliste, sans essayer justement d'en faire quelqu'un de plus sympathique. J'aime beaucoup toutes les scènes où il fait patron, sa manière de mener sa barque, sa manière de dire « oui j'ai changé d'avis, et alors ? ».

Aviez-vous beaucoup parlé du personnage ensemble avant le tournage ?

Pas tant que ça. Je ne suis pas sûr d'ailleurs que ce soit son truc d'en parler pendant des heures ! Moi, j'ai plutôt tendance à m'adapter à ce que veulent les comédiens. Il y en a qui aiment bien décortiquer chaque virgule du scénario, il y en a d'autres qui préfèrent garder le mystère. Daniel fait assurément partie de la deuxième catégorie. Dès le premier jour de tournage, il y avait quelque chose d'évident. On a commencé par les scènes où Georges est tout seul chez lui, où il est hanté par le fantôme de sa femme, ça pouvait être assez risqué, mais dès qu'on a filmé le visage de Daniel en train de regarder cette fête qui est comme un fantôme, comme un rêve, il y a eu tout de suite une très forte émotion. On a pris le personnage par ce bout-là et ensuite, en fait, j'ai eu plus l'impression de le regarder faire que de le diriger.

Quel est, selon vous, son meilleur atout ?

Sa souplesse ! La capacité qu'il a de changer son fusil d'épaule. Si dans une scène, je lui disais soudain : « Ce serait bien s'il était en colère parce que dans la scène suivante, il sera comme ci ou comme ça », hop, il la refaisait en y mettant de la colère. C'est formidable parce qu'il a un grand savoir faire, beaucoup d'expérience et qu'il pourrait être beaucoup plus rigide, dans des choses plus formatées, plus convenues, plus fabriquées. Au contraire, il a une très grande souplesse et une grande liberté. Et aussi une vraie fantaisie qui le pousse toujours à aborder les choses de manière très ludique. Je trouve formidable d'avoir gardé ça après avoir fait autant de films. C'était épatant. Et puis, c'était assez amusant de le voir dans le premier film qu'il faisait après avoir réalisé son premier film [*La Fille du puisatier*].

Pensez-vous que cela a changé quelque chose dans sa manière d'aborder son travail d'acteur ?

Je ne sais pas, il faut le lui demander... En tout cas, ça ne changeait rien pour moi. Certains metteurs en scène se méfient des acteurs-réalisateurs, pas moi. J'ai souvent travaillé avec des comédiens qui avaient aussi réalisé [Guillaume Canet, Gilles Lellouche] et je sais que ça les rend plus patients parce qu'ils savent ce que

c'est d'être de l'autre côté de la caméra, et que, en plus, ils sont très heureux de redevenir seulement comédiens. Peut-être que Daniel, comme il a beaucoup aimé mettre en scène, avait avant le tournage une petite appréhension : «Est-ce que ça va toujours me plaire autant de ne faire que l'acteur ?». Je crois qu'il a été content de voir que ça lui plaisait toujours autant.

Autour de lui, on retrouve des comédiens avec lesquels vous avez déjà travaillé...

J'aime bien en effet qu'il y ait un mélange de gens qui reviennent, à partir du moment où on peut faire ensemble autre chose que ce qu'on a déjà fait, et de gens que je découvre... C'est dans ce sens-là que je travaille. Je me dis : «Tiens, et pourquoi je ne redemanderais pas à...» C'est comme ça en effet que j'ai retrouvé Carole Franck, Marc Chapiteau, Eric Bonicatto et Alain Beigel. Et puis, il y a de belles rencontres comme Moussa Maaskri qui, au casting, m'a parlé magnifiquement du personnage et qui ensuite l'a incarné avec beaucoup de force. Quant à Yann Trégouët, il y a longtemps que je voulais travailler avec lui. Je l'avais trouvé formidable dans un téléfilm de Orso Miret [*On achève bien les disc-jockeys*]. Il jouait un jeune mec qui sortait de taule et faisait du rap. Il y a chez Yann un mélange de douceur et de violence qui est assez rare. J'ai tout de suite pensé à lui pour jouer Luis. Pour le rôle de Jessica, la pharmacienne qui rêve de faire de l'ébénisterie, on a cherché assez longtemps avant de rencontrer Maud Wyler qui s'est imposée.

Chacun des personnages a un rêve qu'il ne peut réaliser. Que ce soit le patron du chantier naval, le vieil artisan, le jeune homme amoureux, la jeune fille qui veut être ébéniste, le leader syndical... Diriez-vous que *La mer est à boire* est au fond un film sur la désillusion ?

Oui, il y a de ça. Mais je ne m'en suis vraiment aperçu qu'en tournant le film... En temps de crise, chacun est renvoyé à ses origines sociales au sens le plus étroit, alors que quand ça va bien les gens et les rêves se mélangent : au début du film, quand les affaires sont bonnes, tout le monde fait la fête ensemble, quand ça se dégrade, chacun retrouve ses réflexes de classe ... Le film évoque de manière souterraine la fin d'un monde, à la fois l'épuisement du capitalisme et l'enterrement d'un certain nombre de rêves de gauche. D'ailleurs, alors qu'on cherchait le titre, j'ai pensé l'appeler *Le tombeau de Lénine* en m'inspirant du séjour de Georges en Russie. Heureusement, Pierre [Chosson, le scénariste] a eu une bien meilleure idée avec *La mer à boire* qui illustre bien la problématique de tous ces personnages, et de Georges en particulier.

En quoi vous touche-t-il le plus ?

Je suis très loin de lui mais il a des caractéristiques dans lesquelles je me reconnais. Dans la vie, je suis touché par les gens qui essaient d'être des gens bien. Cet aspect-là de lui me touche beaucoup, comme me touche énormément aussi le fait que ce n'est pas parce qu'on essaye d'être quelqu'un de bien qu'on y parvient. Il est presque impossible d'être juste dans un système injuste.

Comme s'il n'y avait que les cyniques qui s'en sortaient : le concurrent sans scrupules, le beau frère qui s'en fiche, le banquier arriviste...
Peut-être... Le plus cynique est quand même rattrapé !

Comment définiriez-vous vos partis pris de mise en scène ?

J'aime bien regarder et écouter. Je suis plus dans la réception que dans la projection... Comme Daniel ne pouvait pas tourner l'été, époque où les chantiers navals auraient pu accueillir le tournage, on a dû construire un décor et ça a été une chance dans la mesure où on a pu le concevoir en fonction des idées visuelles que j'avais, comme par exemple, le fait que les bureaux dominant l'atelier... J'aime bien en général concevoir ma mise en scène à partir de ce que font les comédiens, mettre les séquences en place à partir d'eux - ce qui pour l'équipe technique est un peu plus sportif mais on se connaît bien avec Luc Pagès [le chef opérateur et cadreur] et il aime aussi cette manière de travailler. La mise en scène se construit en fait au fil des mises en place et des premières répétitions qu'on filme. On essaye d'être le plus réactif possible. Comme je fais un cinéma de personnages, j'ai vraiment tendance à les suivre plutôt que de les mettre dans un cadre rigide. J'essaie d'être au plus près des personnages, au plus près de leurs réactions, de leurs émotions. Ce qui n'empêche pas que pour certaines scènes, comme le plan séquence du début, je puisse avoir des idées très précises. Pour cette scène on avait conçu le décor en fonction du plan que je voulais faire, ce qui nous a amené à percer une fenêtre dans l'atelier où on tournait pour qu'on puisse voir la mer depuis le bureau de Georges ou concevoir un escalier qui permette au cadreur de sauter sur une grue tout en suivant Daniel...

Vous avez voulu donner au film une certaine ampleur en utilisant le Scope, une belle lumière aussi...

Je voulais en effet qu'il y ait une dimension presque lyrique, qu'il y ait une belle lumière... Ces gens ont assez de difficultés pour ne pas plomber davantage leur univers ! Je ne voulais pas rajouter à la dureté de ce qui est raconté avec une image sombre, un ciel bas et lourd. C'est pour ça qu'on a choisi de tourner dans le Sud, au bord de la Méditerranée où, en plus, ces bateaux sont utilisés... Et puis, là-bas, même en hiver, la lumière est si belle...

Si vous ne deviez garder qu'une image, qu'un moment de toute cette aventure...

Peut-être le tournage du dernier plan du film. On venait de vivre une journée harassante de tournage sur le bateau. Et on s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas tourner le plan qu'on avait prévu parce qu'il y avait trop de vent et qu'on ne pouvait installer la grue. On a donc improvisé ce qui est devenu le dernier plan du film : Daniel qui fume en conduisant son bateau sur fond de crépuscule, qui est un plan que j'aime beaucoup...

Entretien avec Daniel Auteuil

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Ce qui m'a séduit, c'est d'abord la personnalité de Jacques Maillot. Quelqu'un qui a à la fois de l'ambition et de l'humilité, qui avance un peu en marge, en prenant des chemins discrets mais signe des films percutants comme *Nos vies heureuses*, *Les liens du sang*, *Un singe sur le dos*... Quelqu'un curieux de son époque qui raconte des histoires d'aujourd'hui qui ont du sens. C'est quelqu'un qui ne la ramène pas, qui est dans la vie, qui a un univers. Il y a chez lui de la violence et de la tendresse, de la sécheresse et de la sensualité, tout ça avec beaucoup de discrétion. Une discrétion qui me convient très bien. C'est à la fois sa force et sa grâce... Ensuite, j'aimais son scénario, son écriture. Je trouvais très original d'avoir choisi l'angle du patron pour raconter son histoire. Du coup, le film parle de notre époque avec beaucoup de lucidité mais sans être manichéen. J'aimais aussi beaucoup que ce ne soit pas qu'un film «social» mais qu'il y ait du romanesque et même du lyrisme, du souffle : ce type habité par le souvenir de sa femme, rongé par cette perte dont, au fond, malgré les apparences, il ne se remet pas.

Et le fait qu'il construise des bateaux de plaisance...

...ah oui, j'ai oublié ! Ça aussi, ça m'a séduit tout de suite. Avant même que je lise le scénario. Dès qu'il m'a dit que c'était l'histoire d'un type qui fabrique des bateaux, ça m'a beaucoup plu : je suis un passionné de bateaux, j'en ai un, je fréquente un peu ce milieu de la plaisance. Comme pour le cinéma ou pour le show business, les spectateurs n'en voient que l'apparence, que les paillettes mais derrière, il y a beaucoup de travail, beaucoup de savoir-faire. C'est une industrie du luxe c'est vrai, et en même temps c'est un véritable artisanat que le contexte actuel rend forcément de plus en plus difficile... D'avoir choisi ce secteur-là pour affronter notre époque, c'était une bonne idée, c'était bien vu.

En quoi ce personnage de Georges vous touche-t-il le plus ?

Dans son combat pour continuer cette entreprise, pour faire exister ce rêve qui leur appartenait, à lui et à sa femme. C'est sa façon de toujours vivre avec la femme qu'il aime et qui n'est plus là... Je crois, au fond, que ce qui me touche plus c'est à quel point cet homme veuf est hanté pas tant par le souvenir que par la *présence* de sa femme. J'aime bien l'idée aussi que malgré l'empathie qu'il peut y avoir entre ce type et ses ouvriers, ou en tout cas certains d'entre eux, tous pensent qu'il peut régler tous les problèmes puisqu'il est le patron ! On le tient responsable de tout alors qu'il est pris en tenailles de tous les côtés. Il a beau essayer de plutôt bien se comporter, de faire de son mieux, on ne lui laisse pas beaucoup de chances et il n'est pas beaucoup payé en retour ! Mais c'est vrai que quand il vend sa maison, il lui reste un beau voilier de 25m, que même quand il n'a plus rien, il lui reste toujours plus qu'à un ouvrier qui a vraiment tout perdu.

Ce personnage qui survit alors qu'il est détruit intérieurement évoque le personnage que vous avez joué pour Claude Sautet dans *Quelques jours avec moi*...

Oui, et ce n'est sans doute pas un hasard parce que Jacques Maillot en me parlant de son projet m'a beaucoup parlé des films de Claude. Et pas seulement de *Quelques jours avec moi* mais de *Mado*, de *Vincent, François*... La différence avec *Quelques jours avec moi*, c'est que ce personnage a vingt-cinq ans de plus et que ça change les perspectives, le poids du passé, les chances de reconstruction... C'est un registre qu'on m'a beaucoup demandé de décliner après *Quelques jours*... puis pendant longtemps je ne l'ai plus fait. Et voilà qu'on me le redemande ! Ça me plaît bien d'ailleurs. C'est une manière de s'inscrire dans une certaine continuité. Il y a aussi une autre différence. Claude disait : « Il faut toujours laisser aux spectateurs une raison d'espérer ». Là, même si la fin est ouverte comme dans les films de Claude, il n'y a pas trop de raisons d'espérer ! C'est que l'époque a changé et que le film illustre trop bien hélas la violence d'aujourd'hui dans les rapports sociaux, dans les rapports humains... Tous les autres personnages, qui sont d'ailleurs tous très bien écrits et là non plus pas du tout manichéens, le montrent bien. Le mec désespéré qui s'immole, l'ami de toujours totalement largué, la jeune fille qui rêve de travailler dans cet univers-là, le syndicaliste dépassé par sa base, la directrice financière qui assure ses arrières, les jeunes qui se battent et ne veulent céder sur rien...

Vous avez tourné *La mer à boire* après votre premier film de réalisateur, *La fille du puisatier*. Avez-vous eu peur avant le tournage du film de Jacques Maillot de ne plus vous contenter que du seul plaisir d'acteur ?

C'est bien sûr une question que je me suis posée avant mais une fois sur le plateau plus du tout. D'abord, c'est reposant de ne faire que l'acteur ! Ensuite, c'était passionnant, soudain, pour moi de regarder comment lui, il faisait. Sur *La fille du puisatier*, j'étais dedans, j'étais dehors, j'étais partout, j'étais tout le temps en train de travailler. Là, j'ai pu prendre le temps de regarder chacun. Celui qui fait le point, la fille qui vient recharger les cartes numériques, etc. J'ai eu du plaisir à regarder l'équipage sur le pont et, en ce qui me concerne, à me laisser guider tranquillement.

Aviez-vous beaucoup parlé du personnage avec Jacques Maillot avant le tournage ?

Il y a longtemps que je fais en sorte de travailler avec des gens qui me parlent le moins possible du personnage ! [Rires.] Jacques sait pourquoi il m'a choisi, ça suffit. C'était très agréable... En même temps, je suis toujours comme un ballon, un acteur... très dirigeable ! Le seul truc que je lui ai refusé – on était en hiver ! – c'est de tourner sous la fausse pluie. Cela a été mon seul privilège, ça faisait remonter trop de vieux traumatismes de tournage ! J'ai juste espéré ne pas trop le frustrer en lui refusant ça mais c'est bien passé... enfin... je crois !

Comment le définiriez-vous comme metteur en scène ?

Jacques est quelqu'un qui attend beaucoup, beaucoup des acteurs. Et c'est finalement le signe d'une grande confiance en soi. Il est très à l'écoute et donne l'impression que le film se construit dans l'instant, presque comme s'il s'improvisait sous nos yeux, avec notre participation. J'ai pris beaucoup de plaisir à le regarder travailler. Il me laissait lui faire des propositions, je lui posais aussi beaucoup de questions techniques dont... j'ai déjà oublié les réponses ! Ce qui n'est pas si grave parce qu'au fond, le cinéma ne sera jamais seulement une histoire de technique. Mais avant tout une histoire de relations humaines. Il reste une aventure...

Aujourd'hui encore, après tant de rôles, tant de films ?

Oui, et plus le temps passe et plus j'y suis sensible. Ça reste ma grande histoire d'amour. Ça reste très passionnant. Et effectivement là d'être spectateur de ce qui se passait avec pourtant un vrai rôle, un personnage fort, ça valait la peine... Ce qui vaut terriblement la peine, ce sont ces rencontres avec cette équipe, avec ces gens, avec tous ces acteurs, avec ces jeunes gens qui sont au début de leur carrière et qui sont formidables, ça reste très fort, très émouvant. Et toujours - même quand on a passé sa vie à faire des films - plein de surprises... J'ai été scotché par Yann [Tregouet] que j'ai trouvé balèze - il est incroyable dans cette scène où il mange sa pizza ! J'ai aimé l'intensité de Maud [Wyler], l'authenticité de Moussa Maaskri... Les jeunes acteurs d'aujourd'hui me touchent. A la fois par leur envie et leur lucidité... Je suis toujours touché par la sincérité qui les anime et par la brutalité qu'ils s'infligent. Ils ont compris qu'il faut en passer par là. Moi-même, je suis obligé de me brutaliser un peu aussi, on est bien obligés de faire craquer la carapace.

Y avait-il des scènes que vous appréhendiez particulièrement ?

Non... A part d'être sous la pluie ! ... Pour être franc, à la lecture du scénario, il y avait deux moments sur lesquels j'avais fait part de quelques réserves. Le premier, c'est l'épisode de la romance russe. Mais peut-être plus d'ailleurs parce qu'il fallait prendre l'avion et... que je n'aime pas ça ! J'avais peur aussi que ça fasse un peu artificiel. J'avais tort. En voyant le film, non seulement, cette parenthèse apporte comme une respiration mais elle souligne aussi l'incapacité fondamentale de ce personnage, renforcée il est vrai par ce contexte de crise sociale, à se reconstruire... Et elle participe à ce triste constat que les utopies sont bel et bien derrière nous. Jacques y tenait d'ailleurs pour cette raison. Comme s'il n'y avait plus que là-bas qu'on pouvait faire référence aux rêves du monde ouvrier, du parti, du syndicat... Le deuxième, c'est le twist final. En même temps, c'était au fond la seule manière d'aller jusqu'au bout de ce personnage, jusqu'au bout de la violence de l'époque. Dans la tête de Jacques, il y avait aussi la volonté de ne pas faire qu'un film social, réaliste, mais de lui donner du lyrisme, du souffle... Là encore, il avait raison. La question que je me pose toujours aujourd'hui, c'est : « Jusqu'où Georges va-t-il pouvoir aller ? Où sera-t-il arrivé lorsqu'il tombera en panne d'essence ? »

S'il ne vous restait qu'une seule image, qu'un seul moment de toute cette aventure...

Il n'y en a pas un ou une en particulier mais le film dans son ensemble. Je suis heureux de l'avoir fait, fier d'être dedans et j'ai beaucoup aimé cette rencontre avec Jacques Maillot.

Liste artistique

GEORGES PIERRET

Daniel AUTEUIL

JESSICA

Maud WYLER

LUIS

Yann TREGOUËT

YANNICK

Alain BEIGEL

HASSAN

Moussa MAASKRI

RICHARD

Patrick BONNEL

HYACINTHE

Carole FRANCK

CLAUDE

Marc CHAPITEAU

ELENA

Xenia BURAVSKY

LOUIS VENDEUIL

Guillaume MARQUET

MATHILDE

Lydia ANDRÉI

ALEXANDRE CERVIER

Michel VOÏTA

Liste Technique

Image	Luc PAGÈS (A.F.C)
Décors	Mathieu MENUT
Costumes	Bethsabée DREYFUS
Musique	Stephan OLIVA
Maquillage	Joël LAVAU
Coiffure	Reynald DESBANT
Montage	Andrea SEDLACKOVA
Son	Frédéric de RAVIGNAN Pascal RIBIER (A.F.S.I) Gérard ROUSSEAU
Producteur exécutif	David GIORDANO
Directeur de Production	Jean-Christophe COLSON
Régisseur général	Amaury SERIEYE
Première assistante réalisateur	Alexandra DENNI
Scripte	Céline BREUIL-JAPY
Casting	Brigitte MOIDON (A.R.D.A)